

DE SIMON JOHANNIN
AUX ÉDITIONS ALLIA

L'Été des charognes

CAPUCINE & SIMON JOHANNIN

Nino dans la nuit



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2019

*Et on les appelait mendiants ou bien
voleurs suivant leur insistance à vivre.*

Albert Cossery,

Les Hommes oubliés de Dieu

PARADIS ? Nino Paradis ? Bordel c'est qui ta mère, Amélie Poulain ? Qu'est-ce que tu viens chercher ici Nino, tu veux en finir avec ton nom ?

Le mec lève pas la tête de mon passeport et comme je dis rien, il recommence.

– Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

– Je veux servir mon pays, je veux être utile en cas d'attentat.

– Si on veut être utile et jouer au boy-scout, on entre dans la police. Si t'es ici, c'est soit que tu crèves la dalle, soit que t'en as marre de ta vie, soit que tu te planques mais autant que tu le saches tout de suite, ça sert à rien. C'est pas parce qu'on donne personne aux autorités civiles qu'on règle pas les problèmes nous-mêmes. Et toi, t'as une tronche à problèmes. De toute façon, on va éplucher ton passé jusqu'à trouver lequel de tes dix doigts tu t'es rentré en premier dans le cul. T'as déjà eu des problèmes avec la justice Nino ? T'es pédé ?

– Non, j'ai jamais fait de prison.

– SERGENT, tu dis SERGENT quand tu t'adresses à moi.

– J'ai jamais fait de prison sergent.

– Et alors, t'as dealé ? T'as vendu de la came ?

– Non sergent.

– Alors, t'as fait quoi ?

– Je me suis bagarré, c'est tout.

– C'est déjà ça. On va t'appeler Paul Dubois maintenant, tu seras canadien, né à Montréal le quatorze

février mille neuf cent quatre-vingt-seize. Tu poses tout, le téléphone et le reste, sur la table à côté du bureau. Maintenant tire-toi d'ici, et fais-moi entrer le Chinois qui attend son tour derrière toi.

Ma parole ce mec a des oursins greffés à la place des couilles, c'est pas un drôle.

Je me lève, je récupère le sac qu'il a vidé et j'y mets mes trois slips, mes six chaussettes, mes trois tee-shirts, mes claquettes en plastique à trois bandes, ma serviette et ma trousse de toilette avant de sortir en disant au suivant d'aller se faire engueuler à ma place.

J'ai les épaules mouillées à cause de la pluie, j'ai pris la flotte en venant ici, ça fait chier.

– C'est toi qui viens de sortir du bureau? Viens sous la barre. Tu fais sept tractions en partant bras tendus et tu vas t'asseoir avec les autres.

J'abandonne mon sac sous le préau, je cours vers la barre, j'en fais dix histoire de montrer que ça va et je retourne m'asseoir là où il pleut pas, à côté du bureau, en attendant que tout le monde y soit passé.

C'est le premier tri, ceux qui tirent pas assez fort sur leurs bras se font dégager tout de suite, ils ont fait tout ce chemin pour rater des tractions et puis se casser, ils sont trois à se faire sortir comme ça. Évidemment c'est l'armée en pire ici, si on peut pas soulever son corps, il vaut mieux pas tenter.

– ALLEZ, AU VESTIAIRE ! ET ICI ON FAIT TOUT EN COURANT !

C'est le sergent qui gueule, alors on court jusqu'à la salle blanche et vide de l'autre côté du préau, là où un légionnaire nous attend et nous allume aussi vite que l'autre.

– DESSABILLEZ-VOUS, ENLEVEZ TOUT, LES CHAUSSETTES LES SLIPS, TOUT LE MONDE LES POILS ! PLOUS VITE QUE ÇA C'EST PAS OUNE PUTAN D'ASSILE POUR LES RÉFUGIÉS ICI !

Pendant qu'on vire toutes les sapes qu'on a sur nous, la trentaine de volontaires qu'on doit être, il nous fait passer des ensembles de sport bleus, tous pareils.

– SI TROP GRAND OU TROP PETIT VOUS CHANGEZ AVEC LES VOISSINS. VOUS PRENEZ AUSSI LES SLIPS NEUFS LÀ. ICI C'EST FINI LES CHOSSES DE CIVILS AVEC LA QUÉQUETTE QUI BALADE GAUCHE DROITE, COMPRIS ?

– COMPLIS.

– COMPRIS CAPORAL-CHEF, LES TROIS TRAITS ICI SUR LE POITRONE C'EST CAPORAL-CHEF, COMPRIS ?

– COMPLIS CAPULROL-CHEUF !

On a tous pris le pli rapidement, crier compris quand on nous demande compris, même si en réalité c'est la seule chose qu'ils ont capté la plupart, parce qu'on est pas nombreux à parler français. Ceux qui comprennent pas regardent ceux qui comprennent et font comme eux.

Ceux qui oublient de crier quand il faut vont sans doute pas rester longtemps, parce que, pour l'instant, on attend pas grand-chose d'autre de nous que de gueuler en chœur après ceux qui nous gueulent dessus. En même temps on s'y attendait un peu en venant ici, enfin moi.

Une fois tous habillés, le légionnaire caporal-chef nous emmène au pas de course au centre de la cour où le sergent nous attend. On s'installe droits sous la pluie, en colonnes approximatives, en suivant les ordres que le sergent nous gueule.

– QUATRE COLONNES DEVANT MOI.

C'est pas mal, je me dis, d'être entre mecs, en rang comme ça, sous la pluie tous en bleu. Et le sergent commence à nous raconter ce qu'il faut qu'on sache maintenant qu'on est bien installés là où c'est le moins confortable.

– ICI, C'EST COMME UNE AUTRE PLANÈTE, VOUS ÊTES EN IMMERSION TOTALE, COUPÉS DU MONDE EXTÉRIEUR. ON ÉCRIT PAS, ON TÉLÉPHONE PAS, ON SORT PAS. LES RÈGLES SONT PAS COMPLIQUÉES, POUR CEUX QUI LES SUIVENT PAS, VOUS REPRENEZ VOTRE CARTABLE, LE GUIDE DU ROUTARD ET VOUS ALLEZ VOIR AILLEURS SI VOS COUILLES Y SONT. COMPRIS ?

– COMPLIS SERGENT !

Je phase complet, on doit être six ou sept à pouvoir apprécier l'art du verbe du pote à John Wayne, c'est vraiment dommage pour les autres. Comme ils comprennent pas, ils font comme s'ils venaient d'apprendre un truc hyper sérieux.

Ils ont tous la tête de celui qui posera pas de question, qui a rien compris mais qui a quand même compris que s'il comprend rien, il doit faire semblant qu'il comprend tout. On en attend pas moins d'eux, ils sont motivés les gars. Ça flippe dans le rang.

Moi aussi je suis motivé, mais comme je comprends l'ironie du chef, y compris quand il parle de ma mère, c'est l'avantage qui peut me torpiller. Il faut que j'oublie tout ça, que je reste concentré sur tout ce qui ressemble à un ordre.

Même si on crie SERGENT, on est encore nulle part, c'est comme si j'étais dehors. Rien n'est réglé. Alors en attendant une certitude, je fais tout ça et pour

l'instant c'est pas si mal, les tractions entre couilles sous la pluie.

On bouge en petites foulées pour passer à l'ordinaire, la cantine où on nous sert des calamars frits et des haricots verts, avec une étrange sauce marron. Moi ça va, j'ai pas peur de l'assiette, je suis un routier de la bouffe de centrale, mais ceux qui viennent de l'autre côté du monde ont pas l'air convaincus par les trucs panés. Personne ne bronche et tout le monde prend sa part.

Une fois tous à table, on a droit à un BON APPÉTIT auquel on répond BON APPÉTIT SERGENT, mais comme on doit être d'une vingtaine de pays différents, ça fait BO APUTE SOLGENT. Et j'essaye de pas me marrer en regardant ce type des Balkans du bout de la table brailler tout ça super sérieusement comme si ça faisait partie des bases patriotiques à intégrer. Il a raison, c'est un peu le cas. T'inquiète pas mon gars, ça se voit que tu le respectes l'appétit du sergent. Une fois assis, plus personne n'en a rien à foutre de l'aspect du plat, tout le monde mange. Je commence à comprendre pourquoi quand je demande au type à côté de moi d'où il vient.

– Tadjikistan.

Parmi les autres à table avec moi il y a un Éthiopien, deux Népalais et le type de l'Est qui vient d'un pays que je connais pas, ou alors j'ai pas compris quand il l'a dit.

Tous ils ont pas l'air d'être à ça près, se taper une assiette de caoutchouc biscotte à la sauce marron. On discute pas vraiment, personne ne parle la même langue à part les deux Népalais, alors chacun reste concentré sur ses rondelles de chambre à air. Il y a aussi une tranche de jambon dans l'assiette, et tout le monde a compris qu'on a intérêt à la manger, la couenne avec.

Ensuite c'est déjà le soir, on s'entasse dans le dortoir tout à fait pourri mais propre où on se couche après la toilette, en attendant de commencer les tests sportifs dès le lendemain.

Je m'allonge en pensant à rien et puis, comme tout le monde, je m'endors vite parce que c'est le mieux à faire. Un peu avant le matin, je crois que je suis réveillé mais je dors encore. Dans le flottement du doute au fond de mes rêves, je vois ton visage puis tout recommence par la mélodie de l'armée.

– ALLEZ BONJOUR DEBOUT ON SE MET DEBOUT ! ON VA SE LAVER, MANGER LES TARTINES ET PUIS DANS LA COUR ! CELUI QUI SE RASE PAS, IL PREND PAS SA DOUCHE, IL PREND SON SAC ET IL DÉGAGE TOUT DE SUITE !

J'ai le sang qui monte presto me réveiller les yeux, je saute du lit et j'enfile mes claquettes à trois bandes d'athlète cubain, direction la salle d'eau. Douche froide d'une minute au milieu de ces types de partout, on parle pas, on frotte bien, on rase, même si pour pas mal il y a encore rien à raser. Et puis juste après un peu de nourriture très simple, on file dehors, où ils ont installé le terrain pour le premier test sportif.

– TOUT LE MONDE EN LIGNE SUR LES COULOIRS. C'EST PAS COMPLIQUÉ. IL FAUT ALLER À L'AUTRE PLOT AVANT LE BIP, ET REVENIR À CELUI-LÀ AVANT LE SUIVANT. MAIS JE VOUS PRÉVIENS, SI VOUS ÊTES LE PRODUIT D'UNE BAISE FORTUITE ENTRE UN FREIN ET UN PANDA ROUX, VOUS SENTEZ PAS OBLIGÉS D'ESSAYER, CASSEZ-VOUS TOUT DE SUITE. GANG, T'AS COMPRIS ?

– COMPLIS SOLGENT !

– ALORS SI GANG QUI EST CHINOIS A COMPRIS, TOUT LE MONDE A COMPRIS. ON FAIT ÇA ET APRÈS VOUS IREZ MANGER. EN ATTENDANT, N'OUBLIEZ PAS QUE LE DERNIER QUI S'ARRÊTE, C'EST LUI LE MEILLEUR.

Bip, c'est parti, la distance doit être de vingt-cinq mètres, on y va pas trop vite au début, on court normal, faut juste arriver au plot avant l'autre bip. Au bout de trois minutes, les plus lourds et les plus fatigués commencent à souffler. Au bout de six minutes, c'est moi qui souffle, une dizaine ont déjà été sortis par le sergent qui leur gueule à chaque fois la même chose.

– SUR LE CÔTÉ, C'EST FINI POUR TOI, TU VAS CHERCHER TON SAC ET TES CLAQUETTES ET TU REMETS PAS LES PIEDS ICI AVANT D'AVOIR APPRIS À COURIR ET À RESPIRER EN MÊME TEMPS !

On accélère toujours, courir, bip, se retourner, courir un peu plus vite, bip, se retourner, courir un peu plus vite, bip, se retourner, courir encore plus vite.

On est sept à être restés dans la course quand je rate le palier qui me fait aller m'asseoir essoufflé sur une des chaises du préau, où ceux qui ont assez couru s'entassent en attendant que la performance des autres finisse.

– Putain mais ils leur donnent quoi à bouffer dans leurs pays, les gars savent pas tenir une fourchette mais on dirait qu'ils ont trois poumons.

Je me retourne sur la droite et je vois le type qui vient de me parler.

– T'es français toi aussi ? Avec un peu de chance si on entre, au bout de quelques années, c'est à nous qu'on demandera de gueuler sur les autres. C'est vrai quoi,

c'est l'armée française, ils vont pas non plus grader les négros. Tu t'imagines recevoir des ordres d'un putain d'Africain comme celui qui court tout seul là? OK, pour courir il est bon, mais qu'on me demande pas de lui obéir à lui ou à un autre. Il faut que les choses soient dans l'ordre logique des choses.

Ce connard a essayé de faire une phrase plus longue que son cerveau déroulé.

– Et celui qui est entré après la douche vérifier les dortoirs, il est ivoirien lui, pourtant t'as fermé ta gueule quand il nous a dit d'essayer l'eau avec nos serviettes. T'as fait comme tout le monde, tu t'es penché en avant et t'as essuyé le sol.

– Là on a pas le choix, si on fait pas ce qu'on nous dit, on dégage, alors je prends sur moi, mais franchement ça me met la rage de devoir faire ce que me dit un type qui doit tout à mon pays. Un mec comme ça, il devrait me lécher le cul au réveil avec sa grosse langue de con.

Il marque une pause qui pue la vieille fierté, je sens qu'il maîtrise tout le champ lexical de la baltringue raciste mais qu'il hésite encore un peu à se lâcher.

– Je m'appelle Louis, ça fait plaisir de voir que je suis pas le seul du cru au milieu de la jungle.

– En même temps, Louis, t'es à la Légion étrangère ici, pas aux scouts de Versailles, tu t'attendais à quoi?

Ce mec me les brise, j'ai envie de lui nouer les cordes vocales au rectum et de m'en servir comme d'un arc pour chasser la palombe.

– Franchement? Un traitement de faveur quand même. Nous on est là parce qu'on aime notre pays, pas pour venir gratter parce qu'on sait rien faire d'autre.

– T'inquiète pas, on va tous faire la même chose avec la même solde, et ceux qui sont là uniquement pour elle, au moins ils en seront contents. De toute façon, l'argent va nous servir à rien puisqu'on a pas le droit d'acheter quoi que ce soit de solide avant cinq ans de service. Et puis t'as vu combien on est de Français? C'est pas comme si ça se précipitait des quatre coins du pays pour s'engager et sauver la patrie.

– Mais ça t'emmerde pas toi, de voir autant d'étrangers ici, surtout des pas blancs comme ça là?

Ça y est, il décomplexé, ma parole, ce mec est vraiment très con. Il a cru quoi en venant ici, qu'il allait cueillir des fraises en tenant la jupe à Bernadette? Je me tais, je laisse faire tandis qu'il continue à me parler de son voisin de chambre qui pue de la gueule, des pieds pourris d'un autre, du manque d'hygiène qui augmente en fonction du taux de mélanine de la peau. Il a rien à foutre ici je me dis. Ce mec voit tout de travers, il pète tellement plus haut qu'il croit être le plus beau des culs.

Il enchaîne avec la bouffe qui est dégueulasse et le dortoir vraiment délabré. C'est vrai qu'il est plutôt rustique le dortoir. Au bout d'un moment, je saisis la perche qu'il me tend.

– Ferme-la un peu deux minutes, si t'es là pour te plaindre il vaut mieux que tu te casses. Ici, ceux qui se plaignent, c'est des faibles et des fiottes, et je sais pas si t'as remarqué, mais on en croise pas beaucoup depuis qu'on est là.

Le type me regarde comme si je lui avais planté mon zob de force dans la bouche pour lui pisser sur la glotte. C'est la première fois que j'utilise le mot fiotte depuis

longtemps. Je pense à Malik, et à la tarte qu'il m'aurait collée sur la nuque s'il m'avait entendu, mais lui dire ça, c'était lui faire une petite douche d'ego au foutre d'âne façon Nino, un vrai plaisir.

En fin de matinée tous les groupes sont passés, et, comme à chaque fois qu'il y a une pause, le sergent se met à gueuler.

– TOUT LE MONDE EN RANG, À L'ORDINAIRE. MÂCHEZ BIEN SINON VOUS ALLEZ VOUS CIMENTER LES CHIOTTES, ET C'EST PAS MOI QUI IRAI LES DÉBOUCHER, COMPRIS ?

– COMPLIS SOLGENT !

On dirait bien que ça le fait marrer de dire des trucs auxquels la plupart des candidats entravent que dalle, ou alors c'est la méthode locale pour apprendre le français, j'sais pas. On trace à la cantine, ça tombe bien parce qu'on a tous faim. J'esquive le trou-du-cul pour aller m'asseoir à une table où il y a Gang, le Chinois qui s'est fait rouster après moi, un Biélorusse et un Philippin.

Le Chinois et le Philippin échangent dans un reste d'anglais qui passe à la broyeuse côté chinois, pendant que le Biélorusse est concentré sur ses épinards aux œufs durs.

Je m'incrute dans la conversation. Quand je leur dis que je suis français, ils font une drôle de tête en alignant les trois mots qu'ils connaissent. Pour eux un Français a mieux à faire que de venir ici. La Légion c'est pour les gars comme eux, les pauvres des régions pauvres.

Je leur explique dans mon anglais aussi à chier que celui du Chinois ce qui m'attire.

– Je suis là parce que c'est bien, armée normale nulle à chier, Légion beaucoup mieux, toujours trucs lourds à porter, like it, and you, good ici ?

La flemme de tout raconter avec les vingt-sept mots que je connais, et puis on est pas là pour blablater sur le passé, expliquer pourquoi on est ici.

– Oui c'est bien, à manger tous les jours, important.

Oui important, le sport, un lit et bientôt l'argent à envoyer si on entre, avec le képi blanc et tout ça.

On parle doucement parce que parler anglais dans un centre de recrutement d'un corps d'élite de l'armée française, c'est pas le meilleur truc à faire je me dis, on sait jamais trop ce qu'il faut ou pas pour être recruté. Alors eux se débrouillent pour caser les quelques mots bleu blanc rouge qu'ils ont appris sur la route.

– Travailler longtemps chez vous pour la paye de légionnaire ?

– Un year pour la Chine.

– Same, plus dans ma région, lieu pauvre aux Philippines.

– You come for the monnaie ?

– Yes the best chance pour nous c'est ici, pas possible mieux ailleurs, ici bien, même si loin. Sinon pas pouvoir travailler légal, obligé illégal. Et vie illégale, c'est pas bien à vivre, de la merde.

– Dans Philippines j'ai fait armée, super dur, prison très facile et argent, rien. Ici c'est bien, vous la chance en France.

– Putain ouais tu l'as dit, on a la chance.

C'est clair qu'à côté d'eux, j'ai l'air d'avoir fait une petite promenade en atterrissant ici, j'ai au moins pu me permettre quelques conneries avant.

- C'est veut dire quoi putan?
- Putain c'est fuck, en français. Si t'es pas content, tu dis putain.
- OK, putan j'ai le froid ici.
- Voilà, comme ça c'est parfait.
- Je veux la putan de monnaie.
- Ça aussi ça marche.

Ils savent qu'ils sont loin, qu'ils vont pas rentrer avant perpète si seulement ils rentrent un jour. C'est trop compliqué leur vie, moi je comprends pas, c'est en dehors de ma grille de gars d'ici. Je peux pas saisir le destin de mes deux nouveaux potes. Je veux pas trop poser de questions parce que ça pue la tragédie au bout de chaque phrase, alors pour passer le temps je reste dans les banalités.

- C'est quoi vos noms, vous avez quel âge?
- Le name and old? Je s'appelle Gang maintenant, là vingt-sept années, toi?
- Je s'appelle Groot.
- Groot?
- Non je déconne, moi c'est Nino, j'ai vingt ans. Et toi?

J'ai zappé de leur dire mon nouveau nom, mais Paul Dubois ça pue la merde, impossible de m'y faire, ça rentre pas.

- Ralph-Andrew, j'ai vingt-quatre.

Lui aussi il l'a gâté je me dis, en repensant au sergent qui distribue les prénoms.

- Et vous êtes venus ici comment guys?
- Ici? À pied.
- Yes au pied.
- Lui marche sur l'eau, moi police chinoise et nous arriver à Fontenay-les-bois pour fuck les petits Français au test de légionnaire.

Voilà ça y est, on rigole un peu, le Biélorusse à côté s'est joint à nous, il comprend rien mais c'est mieux que d'être tout seul, alors il rigole quand on rigole, parce qu'ici pour un Biélorusse, voir un Chinois se taper une barre de rire, ça suffit pour se marrer aussi et *vice versa*, c'est pareil pour moi, c'est tous camarades comme dit Gang.

On essaye de dire des blagues mais ça marche pas parce qu'on comprend pas, ça nous fait rire quand même parce qu'on en a envie.

Ils sont pas très grands tous les deux. Gang ressemble à un chat qui a mal bouffé depuis longtemps et Ralph pas du tout, son cou est large comme ma cuisse, un balèze.

Je pense aux méfaits de la guerre qui a exporté du Ralph-Andrew et du Jean-Pierre aux quatre coins du monde. Y a pas à dire, on leur a pas donné le meilleur, et ici encore ils sont pas partis pour se taper l'entame du gigot, mais bien pour bouffer les balles en premier.

- Si ça prend pas la Légion, vous faites quoi?

– Si pas Légion? Pas la question, c'est Légion tout court. Pour l'instant y a Légion, pas viré pas sorti alors on continue.

Un point pour eux. On finit de manger notre yaourt présucré avant d'aller poser les plateaux et de retourner dans la cour où nous attendent les tests psychotechniques.

J'ai le seum qui me remonte d'un coup dans la bouche, le pourquoi j'ai fait ça, pourquoi je suis là au milieu du concentré des galériens, des prêts à crever canon en avant pour un smic.

Je trouve que ma misère est à chier à côté de la leur, et que le Louis est un sacré gros connard. Comme si

c'était évident d'être né ici. On est parti de là où on est arrivé, on a rien choisi du tout, personne. C'est la loterie, c'est tout.

Comme a dit l'autre tout à l'heure, ici on part avec la chance en plus. Je me dis que c'est con, j'avais la mienne de chance pour faire quelque chose, et j'en suis déjà à la deuxième, du grand Nino.

J'essaye de pas y penser, est-ce qu'ils l'ont retrouvé? Est-ce qu'il y avait une caméra quelque part? Je m'en bats les couilles, personne peut venir me chercher ici.

Le caporal-chef débarque et hurle comme à chaque fois qu'on est assis.

– DEBOUT, FACE À MOI TOUT LE MONDE !

Une fois tous placés le menton en l'air, je me dis que les slips de la Légion ça fait chier, je suis trop compressé là-dedans. Et puis l'autre enchaîne, cette fois avec trois types pour traduire en russe, en polonais, en anglais et les autres démerdez-vous.

– ICI, ON VA TESTER VOTRE FORME À L'INTÉRIEUR DE LA TÊTE, ON EST PAS LÀ POUR FORMER DES EINSTEIN, MAIS LES GLACES AU PÂTÉ AVEC UN QI D'HUÎTRE, ON VA AVOIR QUELQUES PROBLÈMES. LE LÉGIONNAIRE, IL EST INTELLIGENT, IL CONNAÎT SON MATÉRIEL. EST-CE QUE C'EST COMPRIS ?

– COMPLIS SOLGENT !

– BON, ALORS ENTREZ LÀ-DEDANS ET INSTALLEZ-VOUS.

Dedans, c'est une salle de classe classique, avec des panneaux entre les tables pour que les candidats ne s'inspirent pas les uns des autres. On s'assoit et on commence à cocher les cases, à trouver les suites logiques, entourer les formes et compter les numéros.

Au bout d'une heure on a tous fini, sauf les quatre ou cinq en stress qui savent que le talon du sergent va leur passer sur le cul direction la double grille de l'entrée. Pour eux c'est retour dans la rue, avec leurs trois slips et leurs six chaussettes. Il leur reste quoi à tenter après ça ?

Moi j'y pense pas trop, ni à l'avant, ni à l'après. Bien sûr, j'ai des remords en pensant à toi, j'ai bien chié dans les roses mais j'ai pas vraiment trouvé mieux à faire. Peut-être une fois entré, une fois le contrat signé, tout ça, ça existera plus.

Et dans quelques mois, après avoir rampé dans la boue et récuré des chiottes avec mes doigts, et une fois reçue dans la gueule la grande tarte que tu me mettras sans doute en préambule de nos retrouvailles, je pourrai t'emmener boire un verre à la terrasse d'une ville ensoleillée.

– LES TESTS, POUR CEUX QUI ONT RÉUSSI, LE RÉSULTAT EST CORRECT, C'EST ASSEZ, MAIS C'EST PAS TERRIBLE, OK ? LES CHOCOLATS, LES COCAS ET LES AUTRES COCHONNERIES SUCRÉES VOUS RENDENT MOUS. VOUS ARRÊTEZ TOUT ÇA, VOUS VOUS METTEZ AU CAFÉ NOIR. ÇA DONNE LA NIAQUE. QUE DU CAFÉ NOIR, PLUSIEURS LE MATIN, IL FAUT QUE L'ESTOMAC IL COURT DEVANT VOUS À L'EXERCICE. ET PAS LE LAIT DES ENFANTS, LES CHOCOLATS ET TOUT LE TRALALA. ÇA, ÇA VOUS MIXE LE CERVEAU. UN LÉGIONNAIRE A BESOIN D'AVOIR L'ESPRIT CLAIR, VIF. LE LÉGIONNAIRE, IL EST PAS SUCRÉ, IL DOIT ÊTRE TROP DUR À MÂCHER POUR LE LION. LE LÉGIONNAIRE, C'EST LUI QUI LE MÂCHE LE LION. ALLEZ, MAINTENANT VOUS ATTENDEZ DANS LA COUR QU'ON VOUS APPELLE POUR LES ENTRETIENS.

Rien que pour avoir le droit de dire des trucs pareils, j'ai bien envie d'attraper quelques galons. Le mec a vingt-cinq ans de café noir sans sucre derrière lui et j'aimerais bien voir la gueule du fauve qui essaiera de le bouffer. Il a même pas de muscles, on dirait qu'il a que des os et du bois soviétique pétrifié sous la peau. On dirait qu'il a gardé le plus dur et viré tout le reste.

Dans la cour, à côté de moi, Taras, un Ukrainien de vingt et un ans, en France depuis déjà plusieurs années, discute avec Jean-Paul, le seul Gabonais du groupe, onze ans de plus que lui, un des plus âgés.

Je me fais chier à attendre, alors je m'occupe en écoutant leurs paroles prophétiques.

– Il faut penser en avant, Jean-Paul, toujours en avant. Si tu penses en avant c'est bien, si tu penses en arrière, tu penses aux problèmes, et c'est pas bon.

– Oui, seulement je sais pas si ma femme m'a quitté parce qu'elle ne m'aimait plus ou parce que l'avenir puait vraiment la merde. Si je suis pris ici, peut-être que je peux la retrouver.

– Mais tu dois pas penser à ça maintenant, tu peux pas réfléchir romantique, comment on dit déjà, gamberger, tu dois focus sur courir, sauter, bien respirer et baisser les oreilles. Si tu passes, quand tu auras la paye, tu envoies les sous et tu verras bien mais là, gamberger maintenant c'est pas bon.

– C'est que je trouve l'esprit de l'armée bizarre, le physique c'est bien, mais franchement tuer, je ne sais pas si je suis prêt à ça.

– Mais tu t'en fous de tuer, si t'as pas le choix t'as pas le choix, c'est le boulot, tu crois que t'as le choix Jean-Paul? Tu fais quoi là si tu retournes au civil?

– Je fais quoi? Je vais m'asseoir dans un parc et avec un peu de chance, la police me contrôle et me renvoie manger du sable au pays.

– Et t'aimes ça toi le sable?

– Non j'aime pas ça, mais quand je vois la ration, des fois j'hésiterais presque.

– Je vais te dire, Jean-Paul, moi je suis venu ici depuis Ukraine. Ukraine, c'est pas Afrique mais quand même, j'ai travaillé c'était moins de deux cents euros pour le mois, et quand je dis travailler, putain c'était travailler beaucoup. Ici beaucoup plus d'argent pour les étrangers parce qu'on a dit OK de mourir pour la France. Mourir, je m'en fous, c'est pas l'intéressant, l'intéressant c'est l'argent. Avec la solde, je peux donner à ma sœur pour ses études parce qu'elle va réussir, il faut juste l'aider. Puis je donne à ma mère, pour elle et le petit frère. Moi j'ai pas besoin, ici y a les habits, manger et dormir sec, donc je fais ça et quand les études de ma sœur c'est fini, je verrai, sans doute je me casse. Mais je pense pas, si je pense trop, après mon corps se souvient de tous les problèmes, et là c'est fini.

– Oui tu as raison, mais quand j'arrête de penser avec la tête, c'est le cœur qui me prend. Je vois ma femme et je me dis que si je peux régler un peu tout ça pour qu'on puisse vivre assez bien, peut-être qu'elle reviendra, parce que tu vois, je pense pas qu'elle m'aime plus, c'est le désespoir qui l'a fait partir.

– OK, alors ça c'est l'objectif, retrouver ta femme. Mais en attendant il faut pas le voir, il faut voir que les étapes à passer. Quand je suis venu en France tout seul, j'ai pas pensé à la famille derrière, j'ai regardé ce que j'avais devant. Si c'est une ville, hop, je traverse la ville,

si c'est la forêt, hop, je traverse la forêt, si c'est la police polonaise, je cours. Quand j'ai vu Allemagne après Pologne, il y avait l'eau entre les deux, c'était l'hiver et bien j'ai vu l'eau et hop, j'ai nagé, j'ai traversé la frontière et je suis arrivé en Allemagne. J'ai failli crever de froid mais je suis là. Dé-ter-mi-né, Jean-Paul. Une chose à la fois. Toi, tu dois oublier un peu ta femme, surtout dans le bureau. Là, c'est l'entretien, réussir l'entretien c'est être dur, déterminé, tu penses la Légion et pas le reste, tu penses soldat pas romantique, ici ils veulent pas le passé, ils veulent ton corps, ta force et l'esprit vif pour faire la guerre. Tu fais le passé comme si pas trop important, important le képi blanc, c'est tout.

– T'as raison Taras, c'est toi qui as raison.

– TARAS, DANS LE BOUREAU !

C'est le caporal qui hurle les noms pour que le suivant entre vite dans le bureau une fois l'autre sorti.

Taras se lève et file au pas de course. Pendant ce temps-là, moi je suis comme Jean-Paul, quand j'arrête ma tête c'est mon cœur qui me parle.

– Ça va Paul? Hey Paul, t'es à l'ouest?

– Hein? Excuse-moi, c'est juste ce prénom, j'arrive pas à m'y faire, dans ma tête c'est Nino, y a pas moyen.

– Va pas raconter ça au sergent, ça va pas lui plaire.

C'est Naël qui est venu se foutre sur la chaise à côté de moi. Je lui réponds mollement, la tête un peu lourde à cause de l'ambiance martiale, parce qu'entendre gueuler tout le temps, ça finit toujours par m'endormir.

– T'inquiète pas pour moi quand je suis face à lui, je sens que la crotte au cul que j'ai c'est pas la mienne, c'est celle de Paul Dubois, ça revient tout seul. Pourquoi t'es là toi, vu que t'as le droit de traverser ce pays sans

risquer de te faire envoyer foutre par des talibans, une police secrète ou je sais pas quoi?

Je préfère demander, parce qu'à part le délire un peu maso ou la super fibre patriotique, quand on voit le destin des gars d'ailleurs, on comprend mal pourquoi nous les Français on viendrait ici. Y a un truc pas logique, genre gros décalage.

– Le droit de traverser le pays, t'es marrant toi, je peux le traverser le pays mais elle va durer longtemps la traversée, parce qu'avec ma gueule je dois pas m'arrêter qu'aux feux rouges.

– Ah ouais?

C'est vrai qu'il a une tronche de pas-comme-eux, grosse balafre sur la joue, mais juste tombé à vélo petit. Les yeux super noirs et les lèvres qui, quand elles se pincent, donnent l'impression de pouvoir péter le monde en deux. Une allure à tout niquer malgré lui.

– Sans te mentir, si je croise un flic il me contrôle, sauf s'il est déjà occupé.

– Et quoi, on te contrôle souvent?

– Si je traverse Paris en voiture du nord au sud c'est trois, quatre fois. Plus si la voiture est belle, à pied je te raconte pas.

– Ah ouais, ça fait chier.

– Disons qu'à partir de la fin du collège, il a fallu que je m'habitue, ou plutôt que j'intègre ça, que c'était un truc possible quoi, que ça m'arriverait sans doute. Enfin, que ça peut m'arriver plus facilement qu'à d'autres. Mais en vérité, j'suis venu parce que j'en ai marre de la ville. Depuis tout petit, que du béton, du béton partout. Il me faut de la nature là, sinon j'vais devenir fou. Je voudrais entrer au 2REG, le génie

montagne, et quitter un peu les cons de la ville pour voir des mouffons. Et toi?

– Moi, c'est pas exactement le conte de fées du siècle non plus, j'ai décidé de venir ici après

– PAUL, T'ES LE SUIVANT, DANS LE BUREAU, BOUGE-TOI, T'ES PAS CHEZ LA PRINCESSE ICI.

Je suis déjà debout et je trace en pensant en avant, pas en arrière, je baisse les oreilles, courir sauter, tac-tac. Déterminé.

J'arrive dans le bureau où le sergent me flingue des yeux.

– Assieds-toi. Pourquoi t'es venu ici Dubois, t'as foutu ta copine enceinte et t'assumes pas?

– Non sergent, je suis là parce que j'aime mon pays.

– Et si t'aimes ton pays, t'as pas mieux à faire?

– Non sergent, pas mieux à faire.

– C'est ton téléphone ça?

Il sort mon téléphone d'une enveloppe.

– Pourquoi il y a presque rien dedans? C'est qui les quelques numéros qui restent, Lale, Malik et les autres, c'est des gens à qui tu dois du pognon Dubois? T'as des dettes, tu veux pas payer tes dettes et tu viens te planquer ici peut-être?

– Non sergent, j'aime pas les dettes, j'en ai jamais eues.

– Tu sais qu'ici on est payé pour être méchant? Tu sais qu'ici gentil, c'est pas un métier? T'es un gentil ou un méchant Dubois?

– Le légionnaire est agressif au combat mais sans haine pour l'ennemi, sergent. La seule chose que je veux faire, c'est suivre méchamment les ordres.

– Tu fais pas d'esprit avec moi, avec moi tu réponds aux questions normalement ou tu gardes ta bouche

fermée. T'es pas un de ces couillons de blancs-becs qui vient ici pour faire le dur après s'être fait larguer? T'es sûr de ça? Parce que si t'es une pleureuse de bananier ou que tu te planques parce que t'as engrossé la fille de ta concierge, on va vite le savoir. C'est pas parce que la porte est ouverte que c'est la colonie des enfoirés ici. Alors, réponds-moi, y en a une dans ce téléphone avec qui t'as une histoire?

– Oui sergent.

– Et tu vas te barrer parce que tu sais qu'elle t'attend?

– Non sergent, elle m'attend pas.

– Donc elle t'a largué, tu te fous de moi ou quoi?

– Non sergent, elle m'a pas largué, elle m'attend pas c'est tout, elle fait sa vie.

– Et les mois passés sans voir personne, ni ta famille ni tes amis tu vas les tenir?

– Oui sergent, les camarades tiennent, je tiens aussi.

– Va pas croire que t'as le mental d'un de tes potes qui a failli crever douze fois pour venir ici, les comme toi je les connais, vous êtes rien à côté, des merdeux, des bourgeois. Le légionnaire c'est pas un bourgeois, t'es prêt à crever s'il le faut en étant moins payé que celui qui ramasse tes merdes?

– Avec votre respect sergent, dans le civil c'est pareil, mais sans les armes, alors à choisir je préfère apprendre à tirer.

– C'est ça, on va fouiller l'historique de ton téléphone, t'es sûr que t'es pas pédé? Je te préviens, on va le savoir tout de suite.

C'est quoi sa fixette avec ça, on va quand même pas me faire croire qu'aucun légionnaire n'a jamais sucé les couilles d'un camarade, y a qu'à voir la taille des

shorts de l'uniforme, on dirait un putain de complet Gay Pride.

– OK, on verra bien. T'es prêt à perdre ton sang pour la France?

– Comme je vous l'ai dit sergent, je préfère le perdre pour la France que pour Lidl ou Michelin, au moins ici je fais du sport avec des copains et j'apprends à tirer.

– C'est ça pour toi servir ton pays? Et pour économiser du sang, t'es prêt à suer?

– J'adore suer sergent.

– Sors d'ici avant que je décide de comprendre qu'à chaque fois que tu l'ouvres c'est pour te foutre de ma gueule.

– À vos ordres sergent.

– À mes ordres c'est ça, et fais rentrer Mescouillesenski là, c'est le suivant.

Je transmets à Nikita, le Biélorusse, avant de regagner ma place où glander en attendant que tout le monde passe au coup de pression.

Le reste de l'après-midi se tue comme ça, au rythme des noms gueulés tous les quarts d'heure depuis le bureau.

Je fume une des clopes de Gang en me demandant s'il y a quand même moyen de se détendre de temps en temps avec un pilon d'une bonne herbe une fois engagé.

Je me dis que le type qui, avant même d'être volontaire, se demande ce qu'il risque s'il ramène de l'herbe, il est pas parti pour faire un bon élément. Où que je sois passé, bizarrement le bon élément c'était pas moi.

Gang révisé à fond le code d'honneur du légionnaire, alors je l'aide à l'apprendre.

Sinon c'est simple, s'il se plante quand on va le lui demander, c'est moi qui vais manger les C'EST DE LA MERLDE et les NOULE À CHIER du caporal qui accompagnent les grosses tartes sur le crâne qu'il balance quand un truc lui va pas. Alors je le fais répéter, jusqu'à ce que ça rentre complètement.

– Legiounaire, tu éte oune volontaire, seurvant la France avec Honneur et Fédiéilité. Chaque legiounaire éte ton frère d'arme quelquesoite sa nationalité, sa rlace, sa rëligion. La mission éte sacrlé, tu l'essecutes jusqu'au bout et, si le faut, en opérlation, au péril de ta vie.

Celle-là, elle me tente moyen. Ça veut dire quoi, que si l'officier me dit "on va là-bas mais vous, vous y allez d'abord", il faut y aller? Honneur, Fidélité. Honneur, c'est mourir. Fidélité, c'est de le faire parce qu'on le demande. Si c'est ça le deal après tout, il faut bien qu'il y en ait pour ouvrir la voie. Tu es un volontaire, on dit au début. Ça veut dire viens pas te plaindre plus tard on t'avait prévenu, personne n'est venu te chercher, alors maintenant que t'es là, tu fais le job et tu fermes ta gueule, et si le job c'est d'aller crever, alors tu vas crever et tu fermes ta gueule. Malin.

– Au cumbat tu agis sane passion et sane haine, tu rrespectes les énnémis vaincus, tu n'abanedonnes jamais nites morts, nites blessés, nites arlmes.

– Les potes avant les meufs, en gros.

– Quoi?

– Rien, oublie, je parle tout seul. Gang, tu penses que tu vas t'engager pour combien?

– Je veux cinq ans et puis cinq aprlès, et si toujours bon cinq aprlès.

– Ça fait quinze ans, putain c'est long ça, et tu veux une famille?

– Avant la famille, je veux claquer la bouche à la misère, putain.

– Gang, dis-moi, c'est quoi un Chinois pauvre en Chine?

– Hein? C'est rien.

– Non mais je veux dire, il vit avec quoi, il a quoi?

– Hein? Avec rien, sinon il est pas pauvre.

– Ah, et il se débrouille comment?

– Il se débrouille pas, il crève. En France?

– Ça dépend.

– Ça dépend quoi?

– Ça dépend, s'il est français, c'est la merde, mais moins que s'il a pas de papiers, il a tout de même des droits.

– Des droits? Ah les droits de l'homme là.

– Ouais, Jean-Paul il dit que c'est les droits de l'homme blanc. Bref, le Français peut recevoir des aides, pour pas crever de faim, juste pour survivre quoi. Mais c'est pas facile à avoir, il faut des papiers, une adresse, c'est plein de galères et ça suffit vraiment pas. Et puis beaucoup de ceux qui en ont pas besoin disent que c'est dégueulasse d'aider les pauvres. La plupart de ceux qui en ont besoin, ils le font pas, c'est trop compliqué, et les gens qui s'occupent de ça, ils font tout pour que ça marche pas longtemps.

– Normal, si lui il travaille parce qu'il y a les pauvres, il faut pas que les pauvres gagnent tous de l'argent, sinon lui il ira plus travailler. Métier de con ça. Et s'il a pas les papiers, c'est comme moi ça, il peut venir ici si en forme, sinon c'est vie de clandestin, juste de la merde.

– Ouais, c'est de la merde.

– Ici c'est Un et Deux et Trois Zerlo, même les pouelles c'est rliche.

– T'inquiète pas, pour plein de gens ici aussi, les pouelles c'est riche. Allez, répète ce truc encore une fois.

– Legiounairle, tu étais une volontaire, seurlivant la France avec l'honneur et la fidélité. Chaque légionnaire était ton frère d'arme que soit sa nationalité, sa race, sa religion.

On répète ça jusqu'à l'appel du repas du soir qu'on avale vite avant de retourner au dortoir. Au bord des lits on parle pas, ça donnerait au capo-chef un prétexte pour nous gueuler dessus. Mais je vois les corps. Beaucoup sont fatigués, certains très larges d'avoir déjà affronté de sales morceaux de la vie. Des cicatrices, sur la poitrine et parfois dans le dos. Des très grosses cicatrices, des qu'on se fait pas tout seul, et des tatouages dans toutes les langues. Des talismans cousus à l'encre sur les cœurs de ces types qui ne sont venus qu'avec leur peau, leurs trois slips et leurs six chaussettes.

Putain ça me déprime. Y en a un, le Tunisien, il a même tatoué les noms de ses proches depuis qu'on lui a tiré son sac avec les photos dedans. Il a plus rien, juste des noms rentrés de force sous un morceau de peau. Ça lui fait comme une rivière d'arabe qui coule de travers sur son torse, qui part au-dessus de l'épaule droite pour finir en écume sous le sein gauche. Un coup de tempête qu'il s'est piqué sous la peau pour pas oublier le rodéo en zodiac qui le sépare de sa vie.

Pourquoi? Argent. Monnaie, monnaie, monnaie. Je fais des rêves étranges. Les corps nus des camarades

sont allongés devant moi, toutes leurs teintes coulent sur le sol et glissent sur les murs. Ça crée des arabesques de couleurs blanches, mates, noires, jaunes, rousses. Un liquide moiré, une substance or qui court entre la peau et les tissus qui transportent le sang. Je regarde les corps, ils sont tous translucides. Je vois les vaisseaux, les veines et les artères, les pouls qui battent. L'irrigation des sexes et des mains. Sous les paupières, je devine les yeux qui bougent sous l'opercule de l'angoisse, dans le douloureux bain du sommeil.

Je vois mon corps à moi, il a pas bougé. Étendu sur le lit où je dors. Je traverse doucement la pièce, je marche sur les couleurs qui roulent, glissent sous la porte vers les douches, avant d'entrer sous terre par une des bondes qui parsèment le carrelage. Tout ça devient rouge pour descendre abreuver le diable.

Le lendemain, on est tous debout, rasés, le lit au carré et le corps au garde à vous. Aujourd'hui, les tests médicaux. D'abord le dentiste, toutes les dents une à une, opération, oui, non, OK. Mâcher, serrer fort, ouvrir, fermer, OK.

L'écoute du cœur, bien respirer, devant, derrière, encore à fond, OK. Fracture? Opération? Maladie héréditaire? Sida?

Pour certains c'est le flip, des choses à cacher, un kyste de merde qui traîne à l'intérieur de la cuisse, un œil moins performant que l'autre, un poids réduit à la limite après des mois passés dans la rue, sur la route ou pire, des maladies pour lesquelles on renvoie définitivement. L'ambiance est tendue. La porte du médecin chef reste ouverte, j'entends l'aspirant engagé

volontaire Louis-mes-deux-couilles-sur-ton-front se faire allumer à l'intérieur par le doc.

– Tu es sûr, tu veux faire la Légion?

– Oui je suis sûr.

– Attention hein, c'est pas l'armée régulière, on est pas chez les schlabords ici. Y a plus de droits de l'homme, ici c'est dévore de l'homme et c'est tout. C'est que les devoirs, le reste tu oublies. T'as pas essayé de t'engager dans l'armée de terre? Tu es sûr, tu veux être un légionnaire? Parce que, je te préviens, le légionnaire il part au front en courant et il s'arrête que quand c'est fini.

– Je veux être là pour faire respecter les lois de la France, qu'elles soient fortes partout.

– Les balles, elles, elles respectent pas les lois, tu devrais essayer de faire CRS plutôt, c'est plus tranquille ça, tu tapes sur les vieilles en manifestation l'après-midi, et le soir tu retrouves ta femme au chaud. Si tu veux jouer les forts c'est mieux pour toi, t'auras un casque pour te protéger des cailloux. Ici tu as le béret pour leur dire qui tu es, et que le diable pour t'aider à éviter ce qui t'arrive dans la tête. Et je te préviens tout de suite, on fait pas la guerre avec des boules de pétanque. Ici c'est pas un jeu, c'est très sérieux.

Et le Louis sort en slip, parce qu'on est tous en slip, peut-être pour voir si on aurait le moindre problème à passer la journée entre mecs en sous-vêtements, peut-être parce que ça va plus vite. Je le vois du bout du couloir qui devient plus pâle encore que sa peau de cas social des Ardennes. Il avance un peu jusqu'à prendre la lumière qui sort de la porte ouverte du bureau suivant, puis il tombe. D'abord il chancelle bizarrement, il dit